

Article de presse

Télérama¹



Avec *Le Paradoxe de John*, l'artiste-ovni Philippe Quesne revient au théâtre de proximité

Avec son humour tranquille et son empathie calme, il revendique le droit à la rêverie. Portrait d'un metteur en scène qui et "regarde le théâtre en diagonale" alors que son *Paradoxe de John* débarque sur la scène de la Commune, à Aubervilliers.

Après les grandes formes, retour aux petites. Après les utopies politiques, les utopies intimes. Loin des ambitions poético-visionnaires de Crash Park : *la vie d'une île* (2018), *Cosmic Drama* (2022) et *Le Jardin des délices* (2023), Philippe Quesne, 55 ans, revient à un théâtre de proximité. Et remet sur le métier un de ses premiers succès, *L'Effet de Serge* (2007) pour lui adjoindre une suite et composer une sorte de diptyque autour de la vie dans l'art et de l'art dans la vie ; autour, aussi, de ces mille petites routines quotidiennes qui apaisent, confortent, recréent un monde. L'y accompagnent les poèmes hétéroclites de sa nouvelle complice : Laura Vazquez.

L'Effet de Serge contait avec candeur comment un solitaire, Serge (incarné par le surréaliste Gaëtan Vourc'h) offrait chaque dimanche à de patients amis, dans son appartement dépouillé, un petit spectacle bricolé à sa façon et d'une minute seulement. Maladresse du créateur, besoin de partage, générosité de l'entourage : le spectacle aux allures autobiographiques a tourné dix ans durant dans trente-cinq pays. Aux côtés de deux comédiennes et d'un musicien, dans le même décor, John succède aujourd'hui à Serge. Dans *Le Paradoxe de John*. Interprété par Marc Susini – acteur fétiche du cinéaste Albert Serra – il sera un galeriste entouré de convives. Mais attention : sa galerie d'art est plutôt un mini centre familial indépendant...

"Le plaisir des choses modestes"

Philippe Quesne aime se décaler de la réalité, décaler la réalité et « regarder le théâtre en diagonale », comme il dit. « J'ai besoin de retrouver le plaisir des choses modestes et que le monde décèle. L'art peut s'exprimer dans les actes les plus simples. Avec rien. Mes spectacles racontent la réconciliation de l'homme et de la nature, tels des contes qui anticipent les dangers écologiques, économiques et inventent de nouvelles façons de vivre ensemble. Une renaissance est possible. » L'ex-patron du Théâtre des Amandiers de Nanterre (2014-2021) et actuel directeur artistique de La Ménagerie de verre

a toujours défendu la liberté d'être artiste et veillé à maintenir son précaire équilibre avec la nécessité de gagner sa vie. Son meilleur souvenir de Nanterre ? Y avoir assisté aux répétitions de Claude Régy, de Pommerat, de Gisèle Vienne... Formé à l'École Estienne, puis aux Arts déco de Paris, d'abord scénographe (comme son père), c'est par l'art plastique qu'il vient au théâtre. D'où la beauté étrange, sculpturale de spectacles composés comme des tableaux surréalistes.

En 2003, il fonde le Vivarium Studio, improbable compagnie d'acteurs, de musiciens, de plasticiens et de danseurs mêlés. Avec son humour tranquille, son empathie calme, il ose alors d'invisibles créations, nourries de Beckett comme de Perec, de philosophie aussi. Sa mère était prof de philo. Pas de crimes, de trahisons, de conflits, de passions dans ses histoires de taupes, de parcs d'attractions, de pierres, de pluie, de dragons. Des idéalistes égarés et peu performants, des animaux, des végétaux ou même des minéraux s'y essaient juste à vivre en harmonie autour d'entreprises sans queue ni tête. Les créatures de Philippe Quesne n'aspirent qu'à s'organiser vaille que vaille, loin des tumultes du monde. « Je n'arrive pas à faire de tragédie », sourit l'artiste-ovni qui revendique le droit à la rêverie, au flottement, à la douceur. Et à la bienveillance.

par Fabienne Pascaud
Publié le 07 novembre 2025